

Formes et dynamiques de la construction en langue et en discours. Mélanges à Álvaro Arroyo Ortega. Avant-propos

Inès Sfar Noblat
Sorbonne Université, STIH 

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.101464>

Il y a des thématiques qui s'imposent non seulement par leur pertinence scientifique, mais aussi par les trajectoires intellectuelles qu'elles révèlent. Ce numéro, consacré aux *formes et aux dynamiques de la construction en langue et en discours*, s'inscrit à la croisée de ces deux dimensions. Il ne s'agit pas seulement d'explorer des structures linguistiques ou des phénomènes discursifs, mais de rendre hommage à un regard, une méthode, une sensibilité scientifique : celle d'Álvaro Arroyo Ortega, dont la réflexion sur les *constructions fondamentales* a contribué à établir des ponts entre la linguistique et l'apprentissage du français.

Ce volume est donc plus qu'un recueil d'articles ; il est une conversation académique poursuivie par celles et ceux qui ont eu l'opportunité de travailler avec Álvaro Arroyo, que ce soit dans les amphithéâtres de l'Université Complutense de Madrid ou lors de colloques et séminaires internationaux. Professeur engagé, passeur de savoir, Arroyo a su conjuguer exigence scientifique et ouverture d'esprit, inspirant collègues et étudiants bien au-delà des frontières disciplinaires et institutionnelles.

La richesse de ce volume repose sur la diversité des approches qu'il rassemble. Les contributions naviguent entre la psychomécanique du langage, la phraséologie, la sémantique et la pragmatique, illustrant la pluralité des perspectives sur la notion de construction en linguistique. Cette diversité n'est pas le fruit du hasard : elle reflète l'esprit même de la réflexion d'Arroyo, fondé sur la mise en dialogue des cadres théoriques et l'articulation entre description linguistique et analyse fonctionnelle.

Ce numéro est aussi le reflet d'une aventure humaine et académique partagée entre Madrid et Paris, entre l'Université Complutense et Sorbonne Université. La coopération entre ces deux institutions, concrétisée par le *Máster hispano-francés en lengua francesa aplicada*, ne se limite pas à des échanges d'étudiants ou à des diplômes conjoints. Elle incarne une vision commune de la linguistique comme discipline vivante, portée par une interaction continue entre recherche et pédagogie. Álvaro Arroyo a été un acteur discret mais essentiel de cette coopération, œuvrant à créer des passerelles entre les traditions académiques, les langues, et les générations.

Ce recueil n'est donc pas un hommage figé, mais une mise en mouvement des idées et des héritages. Il ne s'agit pas de célébrer un parcours en regardant en arrière, mais de prolonger une réflexion en la projetant vers l'avenir. Les *formes et dynamiques* que nous explorons ici ne sont pas seulement celles des constructions linguistiques, mais aussi celles des liens intellectuels et humains qui façonnent le champ de la recherche. Ainsi, ce numéro s'articule autour de plusieurs axes complémentaires : l'analyse des constructions en français, la mise en valeur de la linguistique française et, en filigrane, l'hommage rendu à l'universitaire et à l'homme. Bien que l'accent soit mis sur la pertinence des contributions, il serait réducteur de ne pas reconnaître la dimension personnelle de cette publication. Fidèle à l'esprit d'ouverture et de modestie qui caractérise Álvaro Arroyo, cet hommage discret n'en est pas moins sincère. Ainsi, à travers ces pages, ce sont les collègues des deux côtés des Pyrénées qui s'expriment, non pas pour clore un chapitre, mais pour en ouvrir de nouveaux. Car si les constructions fondamentales sont au cœur de ce numéro, c'est bien l'esprit de *construction* au sens large – celui des idées, des collaborations, des amitiés intellectuelles – qui en constitue la véritable dynamique.

Ancrée au croisement de la grammaire et de la didactique, la réflexion d'Álvaro Arroyo sur les *constructions fondamentales* s'inscrit dans la continuité des recherches qui, depuis les années 80, ont cherché à mieux définir la notion de *construction* en tant qu'unité grammaticale de base. Ce questionnement s'insère plus largement dans le cadre du développement de la Grammaire de Constructions, initié par Fillmore, Kay et O'Connor (1988). Cette approche repose sur une reconsideration du rôle des expressions idiomatiques en linguistique : loin d'être marginales, celles-ci s'intègrent pleinement dans l'analyse des structures linguistiques. Contrairement aux approches traditionnelles qui distinguent strictement le lexique et la syntaxe, la Grammaire de Constructions postule leur interdépendance et met en évidence le rôle des patrons syntaxiques dans la formation des unités de sens. Ainsi, certaines constructions ne sauraient être réduites à la simple addition de leurs éléments constitutifs, mais doivent être appréhendées comme des configurations globales où la structure même contribue à l'émergence du sens. Cette approche constructionnaliste repose sur l'idée d'un continuum entre lexique et syntaxe, au sein duquel les constructions entretiennent divers

types de relations et s'intègrent dans un réseau de formes productives. Dépassant le point de vue formaliste, les travaux d'Álvaro Arroyo Ortega proposent une relecture de la notion de « construction fondamentale » en s'inspirant notamment des recherches de Gougenheim (1964). Adoptant une démarche résolument tournée vers la didactique du français langue étrangère, Arroyo Ortega (2020 : 326-327) retient les cinq propriétés suivantes :

- « les *constructions fondamentales* sont complexes bien que le principe de non-compositionnalité qui y est évoqué ne soit pas pertinent ;
- elles sont spécifiques mais possèdent une dimension schématique réutilisable et c'est ce qui les rend fondamentales ;
- (...) elles appartiennent aussi à un réseau de constructions ;
- ces sont des exemplaires réels de situations et d'énoncés, à partir desquels on peut obtenir des moules ou des schémas lorsque le matériel lexical est peu déterminé ;
- (...) leur fréquence d'usage et la possibilité de réutilisation du moule qui devient un modèle syntaxique, sémantique et pragmatique productif ».

L'étude des constructions fondamentales dans cette perspective ne se limite pas à une description structurelle, mais engage une réflexion plus large sur les processus d'acquisition, de transmission et de réutilisation des formes linguistiques dans des contextes variés.

Le présent volume s'inscrit dans cette dynamique en proposant une analyse approfondie des mécanismes de construction linguistique en français, à travers diverses approches théoriques. Les contributions examinent la relation entre forme et sens, le rôle de l'usage dans la stabilisation des structures, ainsi que les dynamiques d'évolution des unités linguistiques entre langue et discours. La diversité théorique qui les structure illustre la richesse des outils analytiques pour appréhender la langue en mouvement. La psychomécanique du langage fournit un cadre d'analyse original pour interroger la nature des constructions et leur fonctionnement, tandis que les perspectives pragmatiques et constructionnalistes révèlent les dynamiques d'usage qui façonnent et transforment ces structures. En somme, les cinq articles convergent vers une problématique commune : celle de l'interaction entre contraintes structurelles, choix lexicaux et pratiques discursives.

Le premier article revisite la question des rapports concessifs en français à travers l'étude lexicale et sémantico-pragmatique des constructions *bien que p, q* et *malgré p, q*. Olivier Soutet met en évidence un paradoxe apparent : alors que ces structures expriment une relation concessive similaire, elles reposent sur des morphèmes antonymiques, *bien* et *mal*. L'étude vise à démontrer que cette opposition lexicale ne se traduit pas par une polarité sémantique rigide, mais qu'elle relève d'un continuum scalaire qui trouve son explication dans la psychomécanique du langage. L'auteur retrace d'abord l'évolution historique des deux morphèmes, en mettant en lumière la genèse du tour *malgré*, issu de l'association entre *mal* et *gré*, et celle de *bien que*, dont l'origine, plus complexe, pourrait dériver de *combien que* ou *bien soit que*, qui est très faiblement attesté. Il examine comment au fil de l'évolution du français, ces formes ont subi une grammaticalisation qui les a progressivement détachées de leur signification lexicale initiale. Il montre que *malgré* met l'emphasis sur la négativité explicite de la cause, tandis que *bien que* opère une négativité implicite par l'intermédiaire d'un morphème positif. Il propose ensuite une interprétation de la concession à partir du modèle sémantique de la psychomécanique du langage. Dans cette perspective, *bien* et *mal* ne doivent pas être considérés comme des antonymes absous mais plutôt comme des variations complémentaires d'un même phénomène. Le concept de tenseur binaire radical – selon lequel le langage fonctionne par l'articulation de deux tensions fondamentales, la particularisation et la généralisation – sert de cadre à l'analyse. Ainsi, dans *malgré*, la tension particularisante est explicitement marquée par le signifiant « *mal* », permettant de reconnaître la négativité de *q*, tandis que dans *bien que*, la tension généralisante n'est pas explicite, mais se déduit de la structure contextuelle : *p* se réalise *malgré q*, résultant ainsi de la neutralisation de la positivité de *q*. L'auteur s'appuie sur une analyse distributionnelle des constructions concessives en français médiéval et moderne pour montrer que « *malgré p, q* », s'est stabilisé dès l'ancien français comme une préposition à valeur concessive, avec une forte contrainte sur l'argument humain, alors que « *bien que p, q* » est apparu plus tardivement, adoptant progressivement une structure plus généralisée et se libérant des marqueurs argumentatifs explicites. Les deux constructions reposent sur un modèle d'opposition implicite, la négativité étant plus marquée dans *malgré que* dans *bien que*. L'article souligne également les implications discursives et argumentatives propres à ces deux tournures : dans l'usage contemporain, *bien que* est perçu comme plus neutre et intégré aux discours formels, tandis que *malgré* conserve une valeur plus expressive et emphatique. Cette opposition reflète une différence dans la mise en scène de la relation entre *p* et *q*, *malgré* insistant sur une contrainte forte, et *bien que* indiquant une concession atténuée. En conclusion, l'auteur plaide pour une relecture des relations concessives en termes de continuum sémantique plutôt que comme une opposition binaire entre *bien* et *mal*.

Le deuxième article, s'inscrivant dans le même cadre théorique que celui du premier, explore la manière dont Gustave Guillaume conceptualise la notion de *construction*. En s'appuyant sur la psychomécanique du langage, Philippe Monneret démontre que le sens guillaumien du terme « construction » dépasse largement son emploi habituel en linguistique contemporaine, où il est souvent assimilé à une unité forme-sens figée issue de l'usage. La construction guillaumienne est envisagée comme un processus cognitif dynamique, organisé autour du « temps opératif », qui structure la genèse et l'évolution des formes linguistiques. L'article retrace l'évolution du concept dans l'œuvre de Guillaume, depuis *Le problème de l'article* (1919), où

la notion apparaît sous une forme embryonnaire, jusqu'à *L'architectonique du temps* (1945), où elle s'impose comme un élément central de sa théorie. L'auteur montre que la construction guillaumienne présente une double nature : elle est à la fois processuelle, en tant qu'opération cognitive en cours, et résultative, en tant que forme linguistique stabilisée. Elle ne se limite pas à la morphosyntaxe, mais concerne l'ensemble des processus d'élaboration linguistique, notamment la construction du mot, de la langue et du discours, mais aussi la formation du système verbo-temporel. L'article confronte cette approche à celle des grammaires de constructions modernes, notamment celles issues de la linguistique cognitive (Goldberg, François, Carlier). Contrairement à ces théories, qui considèrent la construction comme une unité figée issue de l'usage, la psychomécanique guillaumienne envisage la construction comme le produit d'un processus mental sous-jacent, opérant dans une temporalité propre à l'activité cognitive. Monneret note toutefois que certaines recherches récentes, comme la chronosyntaxe d'Yves Machi ou la sémantique instructionnelle de Gilles Col, tendent à réintroduire une dimension temporelle dans l'analyse linguistique, renouant ainsi, de manière implicite, avec l'intuition guillaumienne du temps opératif. L'auteur souligne enfin l'intérêt heuristique de la psychomécanique guillaumienne, qu'il présente comme une piste prometteuse pour repenser et enrichir les approches contemporaines du langage en y intégrant une dimension cognitive. Ce texte, en plus de proposer une définition spécifique à la psychomécanique, se veut également une initiation à cette école de pensée encore peu diffusée.

Le troisième article inaugure une nouvelle approche à travers l'étude de la structure *<impératif+voir>* en français. S'inscrivant dans une double perspective, il analyse d'une part les propriétés syntaxiques et discursives des unités linguistiques impliquées, et d'autre part, le cheminement diachronique de ces constructions depuis leurs premières attestations jusqu'à leur inscription stable dans le système grammatical. Marta Saiz-Sánchez et Sonia Gómez-Jordana Ferary cherchent à démontrer que les locutions telles que *dis voir*, *tiens voir*, *voyons voir*, *écoute voir* ou *regarde voir*, constituent des manifestations d'une construction sous-jacente, dont l'invariant formel (*voir*) et une structure syntaxique régulière (*impératif + voir*) en assurent la cohésion. Cette analyse croise deux perspectives théoriques : d'un côté, la phraséologie mel'čukienne qui définit les constructions étudiées comme des pragmatèmes figés, caractérisés par une sémantique conventionnalisée et une inscription sociolinguistique marquée, de l'autre, les théories de la pragmatisation et de la constructionnalisation qui permettent de les aborder sous l'angle du changement linguistique, en insistant sur leur évolution diachronique et leur intégration progressive au sein du système grammatical. En croisant ces approches, les auteures soulignent la dynamique d'abstraction et de schématisation qui a conduit ces unités à passer d'un usage lexicalisé à une fonction essentiellement pragmatique. L'évolution diachronique de cette construction est retracée à partir d'un examen minutieux des occurrences attestées dans les corpus. Il apparaît que *dis voir* est documenté dès le XII^e siècle, où il conserve son sens étymologique d'injonction à dire la vérité. À partir du XVI^e siècle, les formes *voyons voir* et *regarde voir* émergent, amorçant un processus de grammaticalisation qui aboutira, aux XIX^e et XX^e siècles, à l'extension du paradigme avec *écoute voir*, *montre voir* et *tiens voir*. Ces nouvelles formes, désormais totalement intégrées au discours oral, témoignent d'un affranchissement progressif du sens lexical des verbes d'origine au profit d'une fonction énonciative et pragmatique plus large. L'analyse met en lumière les caractéristiques formelles et fonctionnelles de ces expressions. Elle démontre que la structure *<impératif + voir>* repose sur une association stable entre un verbe à l'impératif et un élément fixe (*voir*), formant ainsi une construction linguistique autonome. Elle souligne également la dimension topicalisante et focalisatrice de ces expressions, qui visent à attirer l'attention de l'interlocuteur sur un élément du discours. Dans cette perspective, les auteures rapprochent la notion de construction moule, développée en phraséologie, du concept de réseau constructionnel propre à la grammaire de constructions. Enfin, elles concluent en soulignant la pertinence de la construction *<impératif + voir>* en tant qu'objet d'étude privilégié pour comprendre les processus de changement linguistique, et plaident pour l'extension de cette recherche aux variétés non standard du français, notamment le français acadien, où cette construction semble particulièrement productive.

Le quatrième article examine la construction « *Ça faisait longtemps que P* », en mettant en évidence les différents degrés de figement qu'elle présente à travers trois réalisations distinctes. En s'appuyant sur une approche combinant phraséologie, analyse syntaxique et pragmatique, Christiane Marque-Pucheu explore les propriétés structurelles et sémantiques de cette construction et propose une classification qui tient compte de son degré de spécialisation et de sa variabilité syntaxique. L'analyse repose sur la notion de matrice lexicale, définie comme un moule syntaxique présentant un invariant sémantique, mais dont la réalisation peut être soumise à des variations morphosyntaxiques et pragmatiques. L'étude distingue trois usages principaux : (i) une structure déclarative générique, où la complétive peut varier en forme et en temps verbal (*Ça fait longtemps qu'il pleut* / *Ça faisait longtemps qu'il pleuvait*) ; (ii) une unité phraséologique exclamative figée, associée à une rencontre après une absence prolongée (*Ça faisait longtemps !*), où la complétive est obligatoirement négative et où l'expression fonctionne comme un pragmatème de salutation ; (iii) une construction à valeur ironique, où l'expression devient une antiphrase (*Ah ! Ça faisait longtemps...*), généralement suivie d'une subordonnée négative exprimant une répétition agaçante (*Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas fait ça*). L'auteure inscrit son étude dans la continuité des recherches en phraséologie, notamment celles de Mel'čuk, Gross et Anscombe, et intègre des concepts issus de la grammaire de constructions et de l'analyse du figement linguistique et pragmatique. Elle montre que ces trois réalisations, bien que partageant un même schéma syntaxique, se différencient par leur degré de figement : alors que la première construction demeure relativement flexible, les deux autres présentent un fort figement syntaxique et pragmatique. Elle souligne le caractère pragmatique des constructions figées issues de *Ça faisait longtemps que P*. Dans l'usage exclamatif, l'expression remplit une fonction phatique, assurant une transition rituelle dans

les interactions sociales. En revanche, dans l'emploi ironique, elle traduit une modalité évaluative, exprimant un jugement critique sur la récurrence d'un événement. Ces résultats conduisent à une réflexion plus large sur la nature des unités phraséologiques, leur ancrage situationnel et leur processus de spécialisation pragmatique. En conclusion, l'auteure démontre que la construction « *Ça faisait longtemps que P* » illustre une dynamique de figement, oscillant entre flexibilité syntaxique et rigidité pragmatique.

Enfin, le dernier article interroge l'articulation entre néologie, phraséologie et oblicité, en s'intéressant à un type particulier de créations polylexicales qui, bien que présentant une structure libre, tendent à se figer progressivement sous l'effet de l'usage. En s'appuyant sur une analyse théorique et empirique, Inès Sfar Noblat explore les propriétés syntaxiques, sémantiques et pragmatiques de ces unités linguistiques et met en évidence les mécanismes discursifs qui les conduisent à évoluer vers la phraséologisation. Son objectif principal est de souligner le rôle de l'usage dans la stabilisation ou l'abandon de ces formes émergentes et d'examiner leur impact sur les normes discursives et l'enrichissement du lexique. L'étude repose sur une réflexion autour de la notion d'oblicité, entendue comme un mécanisme discursif de contournement du sens littéral, qui favorise l'émergence de nouvelles formes linguistiques. Dans cette perspective, la néologie n'est plus conçue uniquement comme un phénomène de création lexicale ponctuelle, mais comme un processus dynamique, qui peut aboutir à une stabilisation progressive des unités polylexicales dans l'usage. À partir d'un corpus d'énoncés humoristiques, principalement issus des productions langagières numériques, l'étude analyse une construction phraséologique récurrente, caractérisée par une négation suivie d'une métaphore structurée sur un modèle superlatif (*T'es pas le couteau le plus aiguisé du tiroir*). Ce type de formation syntaxique, bien que d'apparence libre, suit un schéma syntaxique régulier, favorisant son ancrage progressif dans la langue. L'auteure met en évidence trois facteurs clés contribuant à la phraséologisation de ces expressions : (i) la stabilisation progressive d'une matrice syntaxique productive, où seuls certains éléments lexicaux sont variables (*SN1 / adjectif / SN2*) ; (ii) le passage d'un sens littéral à une signification globalement interprétée, où l'expression acquiert une valeur sémantique détachée de ses constituants initiaux ; (iii) le développement d'un usage stabilisé dans des contextes discursifs spécifiques, notamment humoristiques, ironiques ou euphémiques. L'article explore également les mécanismes sous-jacents à ces expressions, en insistant sur le rôle fondamental de la métaphore et de la métonymie dans le processus de lexicalisation. L'analyse révèle que ces constructions combinent une métaphore conceptuelle, où un attribut physique est transposé à une qualité cognitive ou comportementale (l'aiguise du couteau = intelligence) et une métonymie relationnelle, où un élément est désigné à partir de son environnement ou de sa fonction (le couteau aiguisé dans le tiroir = objet symbolisant une caractéristique cognitive). L'auteure souligne ainsi que ces créations linguistiques ne sont pas de simples innovations éphémères, mais qu'elles témoignent d'un processus combinatoire où se croisent créativité langagière et discursive et fixité structurelle. Leur diffusion sur les réseaux sociaux numériques renforce leur propagation et participe à leur stabilisation progressive dans l'usage collectif. Ce phénomène illustre une dynamique de renouvellement constant des formes linguistiques, où la frontière entre néologie et figement s'avère plus poreuse qu'il n'y paraît. En conclusion, l'étude ouvre ainsi des perspectives sur l'interaction entre la créativité lexicale, les dynamiques discursives contemporaines et l'évolution des normes linguistiques, en particulier dans le cadre des productions numériques et humoristiques.

Références bibliographiques

- Arroyo Ortega, Álvaro, (2020) « Les constructions fondamentales : à la limite entre le figement et la combinaison libre » in Mejri, Salah, Meneses-Lerin, Luis & Brigitte Buffard-Moret (dirs.), *La phraséologie française en question*. Paris, Hermann, pp. 325-335.
- Gougenheim, Georges, Michea, René, Sauvageot, Aurélien & Paul Rivenc, (1964) *L'élaboration du français fondamental (1^{er} degré) : étude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base*. Linguistique appliquée. Paris, Didier.
- Fillmore, Charles J., Kay, Paul & Mary-Catherine O'Connor, (1988) « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions : The Case of *Let Alone* », *Language*. Vol. 64, n°3, pp. 501-538.